

EGYPTE LES PILLEURS DE TOMBES

DANS LA VALLÉE DES ROIS, LES VOLS DE TRÉSORS ARCHÉOLOGIQUES ALIMENTENT LE MARCHÉ PARALLÈLE DES ANTIQUITÉS. NOUS AVONS RENCONTRÉ DES TRAFIQUANTS

Ils fouillent à mains nues des excavations creusées dans leur jardin. Des galeries de dizaines de mètres qui serpentent dans la roche et trouent comme un gruyère les sanctuaires de l'Égypte éternelle. Avec ou sans les crues du Nil, ici, la terre reste fertile. Une manne inépuisable, « visitée » déjà dans l'Antiquité par les Grecs, plus tard par les Ottomans, jusqu'à ce que Napoléon et, à sa suite, les grandes puissances européennes viennent y puiser allègrement. Aujourd'hui encore, le pays des pharaons est l'eldorado des amateurs d'antiquités. Notre reporter a pu infiltrer l'une de ces filières illégales qui approvisionnent en grande partie les marchands européens. Un trafic dont les bénéfices avoisineraient 5,5 milliards d'euros par an.

Février 2016, à El-Tarif, un village situé sur la rive ouest du Nil, à quelques encablures de Louxor. Des villageois exhument de leur tunnel des pièces, qui seront ensuite vendues au marché noir.

PHOTOS CHRISTOPHER PILLITZ

DE CES MISÉRABLES VILLAGES SORTENT DES PIÈCES QUI VAUDRONT DES FORTUNES EN OCCIDENT ET DANS LE GOLFE

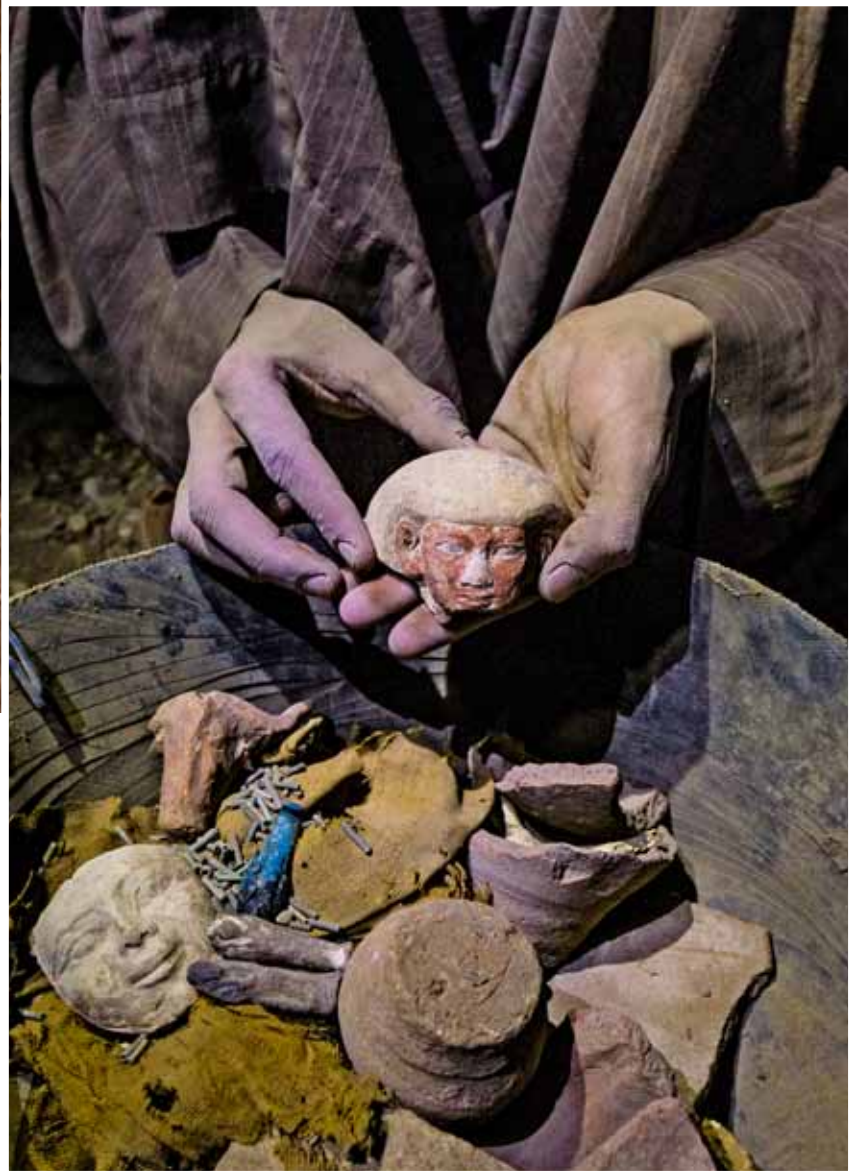
*A Gurna, village fantôme, seules subsistent
quelques maisons survolées par les touristes en montgolfière.
En bas à droite, deux tombes datant du
Nouvel Empire. Plus loin, des fouilles désormais menées
par des équipes internationales.*

Derrière ces façades aux tons ocre, des tunnels secrets débouchent directement sur des dizaines de chambres mortuaires. En 2006, le gouvernement décide de raser les trois quarts de Gurna, dont les habitants étaient passés maîtres dans l'art du pillage. La Vallée des Rois se trouve de l'autre côté de la montagne et les tombes des Nobles, juste derrière les habitations. Les récoltes, somptueuses, ont éveillé les soupçons. La naissance de l'égyptologie au début du XIX^e siècle a révélé aux paysans égyptiens qu'ils vivaient au-dessus d'un trésor. Depuis, ils creusent de génération en génération... quand les chantiers archéologiques internationaux ne prennent pas le relais.



A El-Tarif, les villageois qui accompagnent notre reporter sortent du tunnel dans la cour de leur maison.

Le récolte ordinaire tient dans un panier : statuettes, céramiques, petits objets qui seront ensuite vendus à un intermédiaire. Les pilliers travaillent la nuit, de préférence, pour ne pas éveiller les soupçons. De leur jardin ou d'une pièce de leur maison, ils creusent à la pioche des galeries qui descendent à 5 ou 6 mètres sous terre, sans étai ni ventilation. Certains boyaux ne font pas plus 80 centimètres de hauteur. La poussière, toxique, provoque toux et fièvre. Pour voir des pièces plus importantes autrement qu'en photos, il faut payer. Tout sera revendu dix fois plus cher, le plus souvent par le biais d'antiquaires reconnus, les certificats d'authenticité ayant été établis par des universitaires peu regardants.



ILS CREUSENT COMME AU MOYEN AGE ET LEURS BUTINS SONT TRANSMIS PAR INTERNET

Dans la collecte du jour, un fragment de vase canope qui représente le génie Amset : part du trousseau funéraire, cette urne était destinée à recevoir le foie du défunt.



Chez l'intermédiaire. Ici, un « bâ » : cet oiseau à tête humaine figure l'âme envolée du défunt.



Sur le téléphone d'un trafiquant, trois sarcophages, des objets difficiles à écouler en raison de leur taille. Pour accéder à leur cachette, il faut déboursier 11 600 euros... non remboursables.



Deux têtes de couvercles de sarcophage. L'intermédiaire en demande 5 800 et 8 000 euros ; elles devraient être revendues en Europe 60 000 et 80 000 euros.

D'INNOMBRABLES
ARCHÉOLOGUES,
MARCHANDS ET
COLLECTIONNEURS
SE SONT GÉNÉREUSEMENT
SERVIS DEPUIS LA
CAMPAGNE D'EGYPTE DE
BONAPARTE EN 1798

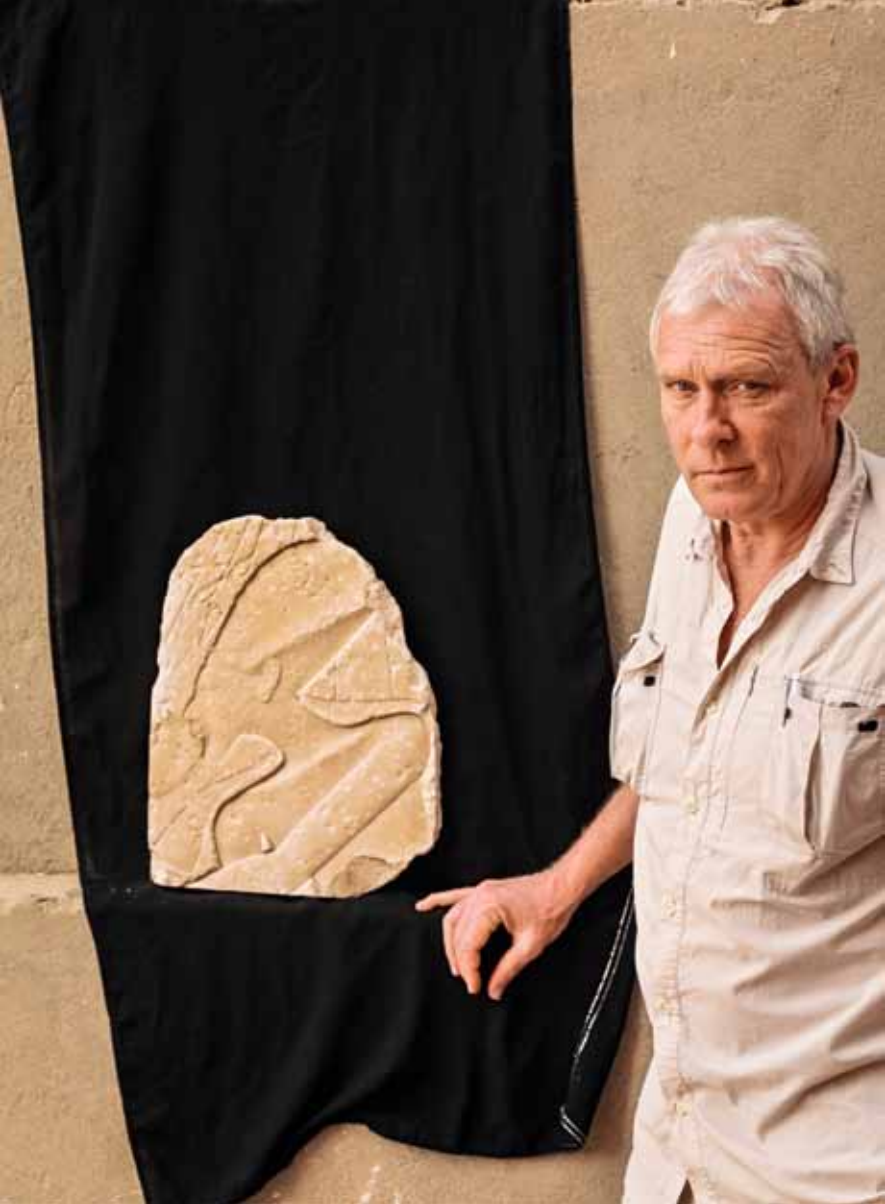
PAR MICHAEL STÜHRENBORG

À la faible lumière des torches, nous avançons péniblement, à quatre pattes. Nos mains s'appuient sur des tessons de céramique, des os, des morceaux de crâne. Devant nous, les trois pilleurs de tombes, Ali, Ahmed et Abdoul*, indifférents à l'odeur rance de chauves-souris qui me prend à la gorge. Enfin, nous débouchons sur une chambre funéraire. Voilà pourquoi on n'aperçoit rien du dehors. Quand ils ont fini de piller une chambre, ils l'utilisent comme dépotoir pour le déblai du chantier suivant. Les premières excavations remontent à une époque où la chasse aux trésors pharaoniques n'était pas un délit mais un sport pour gentlemen.

Les trois pilleurs s'installent en demi-cercle et commencent le boulot. Assis en tailleur ou carrément allongés sous les plafonds trop bas, ils fouillent à mains nues. Très vite, la caverne se remplit d'un épais brouillard de poussière. «Respirez à travers le chèche», conseille Ali, leur chef. Malgré les précautions, cette fine poussière provoque de violentes quintes de toux. Mais le plus dangereux, m'explique l'initié qui nous a amenés ici, Jean-Pierre, ce sont les bandelettes des momies: «Des spores fongiques très toxiques y sont nichées.» Il a sorti sa première statuette d'une tombe de la XIX^e dynastie à l'âge de 15 ans. Quatre décennies après, sa fascination pour l'égyptologie est intacte: «Alors qu'on fantasmaït sur la malédiction de la momie, ce sont ces spores qui ont sans doute provoqué la mort de lord Carnarvon et des 26 autres membres de l'équipe qui ont exhumé le corps de Toutankhamon, en 1922.»

Des lambeaux de tissu brun jonchent d'ailleurs le sol de la caverne. Il y a aussi des éclats de bois peint. «Le mois dernier, nous avons dégagé un sarcophage», dit Ali. Jean-Pierre explique: «Comme à leur habitude, ils ont enlevé le couvercle et “déshabillé” la momie, à la recherche de son trousseau funéraire: bijoux, statuettes et “ouchebtis”, ces figurines en bois, en bronze ou en terre cuite qui représentent les serviteurs du défunt dans sa nouvelle vie. Ce sont des objets faciles à vendre aux marchands comme aux touristes de Louxor.» Je m'interroge: «Et le sarcophage, qu'en ont-ils fait? — Monsieur X s'intéresse aux momies, maintenant?» s'étonne Ali.

Pas question d'infiltrer le milieu des pilleurs de tombes et des trafiquants sans se présenter comme l'envoyé d'un célèbre marchand parisien que nous appellerons «monsieur X». D'ailleurs, les identités véritables de tous les protagonistes ici présents doivent rester secrètes. Il ne s'agit pas de dénoncer mais de



Chez un revendeur égyptien, notre reporter Michael Stührenberg devant un bas-relief représentant Akhenaton. Une pièce estimée à 2 millions d'euros sur le marché européen. Un relief similaire vendu par le même trafiquant est aujourd'hui chez un antiquaire parisien.

comprendre les mécanismes d'une activité illécite qui, selon les estimations de certains experts de l'Unesco, générerait 5,5 milliards d'euros de profit annuel. Ce qui ferait d'elle le troisième trafic mondial après celui des armes et de la drogue! Malgré l'arrivage massif de nouvelles «marchandises» en provenance des terres d'Isis, la demande paraît insatiable. L'Egypte pharaonique reste la référence favorite des collectionneurs privés. Je réponds à Ali: «Monsieur X n'a

que faire des momies. Mais il doit connaître le lieu de provenance de toutes les pièces... Trop de faux circulent!» L'énigme de la momie manquante continue pourtant à me turlupiner.

Cinq heures plus tard, nous sortons des tunnels directement dans la cour de la maison d'Ali, par un trou caché derrière un tas d'ordures. Nous sommes à El-Tarif, au pied de la montagne thébaine, une chaîne de collines rocheuses qui sépare la vallée du Nil de celle des Rois. «Ici, où que vous creusiez, vous trouvez des tombes, assure Abdoul, le frère d'Ali. Et plus on approche de la montagne, plus il y a de chances de dénicher une tombe de Noble.» C'est ce qui a fait la fortune du village de Gourna, puis son malheur. Pendant l'hiver 2006-2007, le gouvernement a fait raser les belles maisons aux coloris admirés parce qu'elles abritaient les plus grands pilleurs de tombes de tous les temps. Car il semble que ce mot soit réservé aux Egyptiens, il ne concerne pas les archéologues, marchands et autres collectionneurs,

comme le grand Belzoni qui, en 1815, réussit à «ramener» au British Museum le buste colossal de Ramsès II, malgré ses 7 tonnes. Ni l'inventeur de l'égyptologie, le général Bonaparte, qui, en 1798, débarqua sur les bords du Nil avec ses 40000 soldats mais aussi 167 savants, ingénieurs et artistes. Ainsi naquit l'obsession de l'Occident pour l'Egypte. A l'époque, à Londres ou à Paris, le clou des soirées mondaines ne consistait-il pas à ouvrir un sarcophage et à «deshabiller» la momie sur le coup de minuit?

«Avant l'arrivée des Français, les antiquités ne valaient rien pour nous, affirme Ali. On broyait les vieilles poteries pour en faire du fertilisant pour nos champs. Et on cassait les cercueils en morceaux pour récupérer le bois. Les momies aussi, on les brûlait.»

Il a dû faire pareil avec sa trouvaille du mois dernier... «Théoriquement, les sarcophages valent toujours des fortunes mais, en pratique, ils sont devenus invendables en Europe, m'explique Jean-Pierre. Des collectionneurs les paieraient 5 millions d'euros et même davantage. Mais comment les feraient-ils sortir?»

Du temps de l'ancien raïs Moubarak, il suffisait de s'entendre avec un général de l'armée et un attaché d'ambassade pour exporter ces pièces précieuses. Arriva le printemps arabe et, avec lui, le chaos pour l'Egypte des antiquités. Des bandes armées pouvaient faire main basse sur les trésors des musées nationaux ou des chantiers de fouilles. Pour les Frères musulmans du président Morsi, archéologie et idolâtrie se rejoignaient au rayon des péchés mortels. Ainsi, à partir de 2011, le marché noir fut-il inondé d'objets de toutes sortes, souvent vendus sur eBay. Depuis l'arrivée au pouvoir du maréchal al-Sissi, celui qui se fait attraper en train de piller ou de trafiquer est passible de vingt-cinq ans de prison ferme. «Et, pourtant, les affaires continuent», affirme Jean-Pierre.

Il m'emmène chez son ami aux portes de «Nouveau Gourna». Ainsi appelle-t-on les bidonvilles érigés en toute hâte en 2007 afin de reloger les anciens habitants de la montagne thébaine. Le jeune Hassan, lui, habite dans une vaste demeure ornée de tapis et meublée avec goût; elle affiche un contraste criard avec le voisinage et regorge de gadgets made by Sony et Apple. Hassan est vêtu d'une élégante djellaba en soie mauve. Il offre le thé, nous bavardons, puis frappe discrètement ses mains. Après des contrefaçons qui mériteraient un bon prix, nous sont présentés quelques beaux objets. «J'aime bien ces masques», dis-je à Jean-Pierre, qui me reprend: «Ce sont des têtes de couvercles de sarcophage, la partie la plus précieuse. On les coupe pour pouvoir les vendre plus facilement.» Je m'enquiers des prix. Respectivement 50000 et 70000 livres égyptiennes (5800-8000 euros). En négociant, on arriverait à le faire baisser, affirme Jean-Pierre. «En règle générale, le calcul est le suivant: tu divises par 8,5 le prix annoncé par le marchand égyptien, cela te donne la somme en euros, à laquelle tu ajoutes un zéro pour obtenir le probable prix de revente en Europe. En ce qui concerne ces deux têtes de sarcophage, je pense qu'un collectionneur privé les payerait à monsieur X autour de 60 000-80 000 euros.»

«Ces pièces proviennent des chantiers de la montagne!» me jure Hassan, la main sur le cœur. Ironie du sort! Depuis l'expulsion des Gournaouis, les terrains qu'ils occupaient jadis sont devenus des

chantiers archéologiques. De nombreuses missions internationales y sont à l'œuvre. Français, Anglais, Américains, Polonais et autres, qui se jalousent tous entre eux. Les plus détestés du moment sont les Espagnols, parce qu'ils viennent de faire plusieurs découvertes sensationnelles sur des parcelles qui leur avaient été cédées par des Allemands. Enfin, la main-d'œuvre locale, essentiellement des «Nouveaux Gournaouis» aux ordres des

On dit que le Qatar
a construit trois
musées, il faudra bien
les remplir...

étrangers, ne se prive pas, quand l'occasion se présente, de faire disparaître quelques «ouchebtis», statuettes, canopes et autres petits trésors.

Et pour le transport? Pas de problème, assure Jean-Pierre: avec une facture établie en bonne et due forme

par un «bazari» qui certifiera l'«imitation». «S'il s'agit d'une pièce trop grande et trop lourde pour une valise, on l'enveloppe dans du film à bulles et on l'envoie par conteneur, au milieu d'un tas de bricoles, à destination de Marseille, Gênes ou de la zone franche de Genève. Aucun douanier ne fera la différence.»

Mais comment monsieur X pourra-t-il «légaliser» la marchandise? En Europe, désormais, les lois sont très strictes. Alors, le collectionneur devra la garder cachée chez lui. S'il veut vendre aux enchères ou sur catalogue, monsieur X devra trouver une personne dont le grand-père ou arrière-grand-père a voyagé en Egypte, pour établir que la pièce, oubliée dans un grenier, vient seulement d'être retrouvée...

Quelques jours plus tard, Jean-Pierre me présente Ibrahim, un des plus gros trafiquants de Haute-Egypte. L'homme habite une villa à Louxor. Je me présente comme un obsédé des sarcophages. Ibrahim sort son Smartphone et fait défiler devant mon regard médusé des photos de cercueils alignés dans une arrière-cour. Pour les voir je dois verser «un acompte de 100000 livres [11600 euros], non remboursables...»

Une autre fois, alors. «Alhamdulillah!»! Encore un verre de thé et on s'en va. C'est une belle nuit de fin d'hiver, la pleine lune brille au-dessus du temple de Karnak. Vexé, je lance à Jean-Pierre: «Il ne les vendra jamais, ses sarcophages!»

Cet expert n'en est pas si sûr. «En Europe et en Amérique, sûrement pas. Mais dans les pays du Golfe... On dit que le Qatar a construit trois nouveaux musées, il va bien falloir les remplir... Il paraît que, certaines nuits, des jets atterrissent dans le désert pour décoller très vite.» ■

* Tous les noms ont été changés.

